

Meurtres dans la famille

Tout le catalogue sur
www.dunod.com



psychismes

collection fondée par Didier Anzieu

Florian Houssier

Meurtres dans la famille

DUNOD

Illustration de couverture

Trois scènes de l'histoire de Virginie :

Virginie est tuée par Virginius

Lippi Filippino (1457-1504)

Paris, musée du Louvre

© RMN-Grand Palais (Musée du Louvre) / Daniel Arnaudet

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du

Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Dunod, Paris, 2013

ISBN 978-2-10-058491-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« *Et peut-être sont-ce nos rêves qui nous révèlent ce que nous sommes.* »
S. Freud

« *Peut-être fallait-il supprimer leur regard ?* »
Jean-Claude Romand,
interrogé par le juge d'instruction après le meurtre de ses parents,
de sa femme et de ses enfants.

« *Quand mon bon-papa mourra
J'aura, j'aura sa belle culotte
Quand mon papa mourra
J'aura sa belle culotte de drap.* »
Comptine, André Bay (1961)

« *J'avais un petit frère
Son nom était Tiny Tim
Je l'ai mis dans le bac à lessive
Pour lui apprendre à nager
Il a bu toute l'eau
A mangé tout le savon
Il est mort la nuit dernière
Avec une bulle dans la gorge.* »
Comptine, Goldings (1974)

« *Un tien vaut mieux que deux tu l'auras.* »
in *Shining*, film de Stanley Kubrick

TABLE DES MATIÈRES

<i>TABLE DES MATIÈRES</i>	VII
<i>PRÉFACE</i>	XI
FRANÇOIS MARTY	
<i>INTRODUCTION</i>	1
De quelques petits meurtres entre amis	2
Un groupe familial au service de la cause	3
Rivalités dans l'histoire de la psychanalyse	5
« Que meure celui qui dit avant nous ce que nous pensons. »	7
1. Mythes, contes et rêves. La famille, matrice de toutes les haines	11
Révélation de la vie onirique	12
<i>Fantasmes primitifs dans les productions culturelles, 12 • Désirs meurtriers dans les rêves, 13</i>	
Du conte au mythe psychanalytique : en repartant de la théorie phylogénétique	15
<i>La phylogénèse, un mythe clinique, 16 • Une fantaisie sur le lien père-fils, 18 • Originaire du passage à l'acte, 20 • Un paradigme du meurtre : la problématique paranoïaque, 22 • L'abandon, ce relâchement objectal, 24 • Ces désirs meurtriers qui remontent, 26 • Comment accéder à l'identité sexuelle, 27 • « Nous descendons d'une longue série de générations de meurtriers. », 28 • Un autre destin fraternel : fétichisation d'une idole, 31</i>	

Analyse de deux contes germaniques : vœux infanticides et parricides dans la culture freudienne	33
<i>Max et Moritz, ou la retaliation infanticide, 33 • Un conte freudien : meurtres et enjeux pédagogiques dans Der Struwwelpeter (Pierre l'Ebouiffé), 37</i>	
Abel et Caïn : introduction à la métaphore fratricide	57
<i>Une bête tapie qui convoite, 57 • Tuer son frère pour créer son destin, 59</i>	
2. Troubles dans la parentalité : variations sur l'infanticide	63
Premières traces	64
<i>D'un potentiel cannibalique, 65 • La parentalité au révélateur de l'adolescence, 65</i>	
Passage à l'acte et pathologies du narcissisme	67
<i>Cet enfant est (à) moi, 67 • Emprise sur un enfant : la pédophilie comme meurtre d'âme, 72 • Une voie indirecte : Mario ou la pulsion à ciel ouvert, 78</i>	
Aux frontières de l'acte : clinique des fantasmes infanticides	81
<i>Émergence d'un souvenir incident, 81 • Des désirs fœticides, 84</i>	
Reconnaissance du sujet dans la parentalité	91
3. L'adolescence, un révélateur des désirs parricides	93
Un état des lieux	93
<i>L'adolescent meurtrier, un sujet aux limites, 94 • Une pathologie du lien familial, 96 • Adolescence et potentialités traumatiques, 97 • Une parade contre la psychose ?, 99</i>	
Retour sur le lien père-fils : l'invention d'une autre dyade ?	101
<i>Les figures du père : premiers contours, 101 • Celui qui coulisse de l'ombre à la lumière, 102 • Différenciations sensorielles des objets parentaux, 104 • Devenir soi, être différent, 106</i>	
Trois séquences cliniques : le parricide, du fantasme au meurtre	107
<i>Jean et ses visions meurtrières, 107 • Paul, ou le meurtre avant l'heure, 116 • De quelques assassins dans les générations, 129</i>	
4. Un lien sous tension : violences dans la fratrie	141
Aux fondements du lien fraternel	141
<i>Envie et intrusion narcissique, 141 • Le frère, cet objet persécuteur, 143</i>	

Hypothèses sur le fratricide	145
<i>Retour sur mythe : Abel, l'enfant idéal sacrifié, 145 • Quand un frère tue sa sœur, 147</i>	
Destructivité dans le lien fraternel	150
<i>Le lien gémellaire, ou comment gagner les frontières œdipiennes, 151 • Julien et son démon, 163</i>	
<i>CONCLUSION. PENSER LE MEURTRE AVEC L'INCESTE</i>	175
« Mon père a refusé à ma mère de coucher avec moi »	175
Incestuel meurtrier et identification projective, ou l'annulation de la différence avec l'autre	177
Le crime, ce corps à corps	180
<i>BIBLIOGRAPHIE</i>	183

PRÉFACE

François Marty¹

ON AURAIT TORT DE PENSER que le meurtre est une réalité exceptionnelle, réservée aux seuls criminels. À lire *Meurtres dans la famille* de Florian Houssier, on comprend vite que nous sommes tous des criminels, au moins en pensée, animés par des vœux parricides et infanticides inconscients dont nous ignorons le plus souvent tout des causes profondes qui les motivent.

L'auteur, passionné d'Histoire, mais aussi d'histoires, nous entraîne au cœur de sa pratique clinique en libéral et en milieu judiciaire – son livre fourmille d'histoires de cas –, dans le monde clos de l'univers familial, là où se forge la haine dans la rivalité œdipienne et fraternelle, là où s'exprime d'abord le fratricide avant qu'il ne se transforme en fraternité. Il nous invite à ne pas nous en laisser compter par les pieuses histoires, ces légendes dorées, que l'on raconte sur les personnages célèbres, véritables icônes du monde moderne, figures parentales idéalisées, pour préférer lever le voile sur d'autres vérités moins amènes et découvrir l'envers du décor : refoulées dans l'inconscient, se tiennent la violence destructrice et l'envie d'éliminer l'autre, le père, la mère, le fils ou le frère. On tue pour un rien dans ce monde-là ! Même si, en surface, c'est une autre comédie qui se joue, faite de pleurs, de sympathie, d'embrassades et d'amour. Pourtant l'ambivalence n'est jamais loin et les symptômes qui émaillent nos vies, s'ils peinent à trouver des compromis acceptables, disent souvent avec bruit combien la raison dirige assez peu nos passions. Les histoires de famille ont leur envers et leur endroit, leurs versions officielles avec des photos attendrissantes et leurs versions secrètes où les haines se forgent et se révèlent quand tombe le rideau, comme au moment de l'héritage. La famille, c'est sacré ; mais elle peut être aussi

1. François Marty est psychologue clinicien, psychanalyste, professeur de psychologie clinique et de psychopathologie, université Paris Descartes.

objet de haine : « Famille, je vous hais ! » Restent les fantasmes qui ne se traduisent pas dans ces formules toutes faites, mais qui n'agissent pas moins et qui constituent la trame de notre vie psychique toute entière.

En effet, mus par nos désirs inconscients, happés par nos idéaux que nous tentons de leur opposer, nous sommes contraints à un travail psychique incessant pour dompter notre vie pulsionnelle par le conflit interne, travail que nous devons accomplir pour maintenir loin de nous, refoulés, nos propres désirs inconscients, jugés irrecevables par nos instances idéales. Aveuglés par la part consciente de cet effort individuel et collectif (essayer de faire bien, voire de faire le bien), nous peinons à percevoir l'envers du décor, ces coulisses où s'ajustent les rôles de notre vie sociale, même lorsque tout pourtant nous le montre à l'envi : guerres, barbarie, haine de soi, haine de l'autre. La vie n'est pas un long fleuve tranquille, elle est faite de ce perpétuel entrelacement d'amour et de haine, de conflits en soi et avec les autres.

Cette face cachée de notre vie psychique s'étale pourtant avec force pour qui veut la voir dans les contes – que Freud considérait comme la suite diurne du rêve – les mythes, les tragédies, et tous les grands récits fondateurs que l'homme, dans toutes les cultures et sous toutes les latitudes, a inventé pour se représenter ses origines. La violence parricide d'Œdipe n'a d'égal que celle, infanticide de Laïos, son père. Le mythe œdipien se lit comme un enchaînement généalogique de crimes et de châtements. De son côté, le meurtre fratricide de Caïn ne vient pas seulement nous rappeler la rivalité fraternelle qui oppose les frères dans leur lutte pour l'amour du père, il nous dit que la violence meurtrière est, à notre insu, en chacun de nous, au fondement même de notre humanité.

Le théâtre de ces passions est l'espace familial, l'enfant et ses parents, donnés l'un à l'autre dès l'origine, dans un contrat scellé d'avance. L'enfant découvre le monde dans un mouvement de toute puissance sans se douter que les adultes sont déjà là depuis longtemps avant lui. La haine pour l'objet – l'objet naît de la haine, nous rappelle Freud –, celui qui ne vient pas quand on l'attend, qui ne convient pas à la voracité du désir de l'enfant, celui qui n'est pas suffisamment bon pour créer l'illusion que c'est lui, l'enfant, qui crée cet objet qui satisfait son besoin, cette haine donc naît très précocement, dès les premières expériences de rencontre avec l'objet. Cette haine destructrice se tempère, ou pas, au grès des possibilités contenant et réparatrices qu'offre l'environnement. En dépend la capacité de l'enfant à réparer lui-même ce qu'imaginativement il croit avoir endommagé ; et, dans ce cas, le sentiment de culpabilité viendra construire de nouvelles possibilités de relation à l'objet. Ou bien, au contraire, ce sont de profondes blessures, difficiles à refermer et à

cicatriser qui marqueront à jamais ce vécu précoce de l'enfant aux prises avec un objet décevant et finalement destructeur. Cette haine est pourtant nécessaire, dès lors qu'elle peut se teinter d'amour pour l'objet, dès lors qu'elle permet à l'enfant d'accéder à l'ambivalence de ses sentiments.

L'enfant se met à aimer comme si c'était la première fois qu'un humain éprouvait ce sentiment. Il ne doute pas de sa capacité à créer les objets dont il a besoin comme, d'un geste rageur, il peut les détruire aussi. Bientôt il se prendra pour le Prince charmant sans percevoir que l'objet de son amour n'est autre que son géniteur. Il n'en faut pas plus pour constituer la meilleure des tragédies, faite d'amour, d'envie, de détestation et de haine, de méprise et de désillusion. L'histoire se répète à chaque génération et chaque fois c'est la même chose : l'enfant désire tellement cette personne si chère qu'il est prêt à tuer quiconque viendrait l'en empêcher. Il ne manquerait plus que l'objet de cet amour y consente pour que l'enfant triomphe dans un sentiment de toute puissance lui donnant pour la vie entière la conviction de son impunité. La violence de l'inceste – qui est un parenticide lorsque l'enfant l'accomplit et a valeur d'infanticide lorsqu'il est initié par les parents – annonce celle du parricide, et toutes deux sont au cœur de toute la violence humaine.

Le meurtre – symbolique – du père est un puissant organisateur du processus d'adolescence qui ne fait que précéder le désinvestissement des objets parentaux, devenus obsolètes, inadéquats. Ils sont maintenant abandonnés au profit d'autres objets, hors du champ familial. En aurait-on donc fini avec le meurtre, dès lors que les parents sont relégués à l'arrière-plan, dès lors qu'ils ne constituent plus l'objet de tous les désirs ? La clinique la plus banale nous montre que cet arrière-plan ne cesse d'imprimer sa marque sur des scènes plus actuelles. L'adulte répète ces scénarios infantiles, il se prend les pieds dans le tapis. Là où il croit innover, là où il pense être sorti de cet univers familial, il ne fait que reproduire de façon souvent à peine déformée ces fantasmes de l'enfance et de l'adolescence sur fond d'amour ambivalent (de crime psychique) vis-à-vis des objets parentaux.

La violence agie ou transformée qui se fait jour au sein de chaque famille et qui se répète de génération en génération se rencontre dans tous les groupes humains, dans toutes les institutions où se jouent les enjeux du pouvoir et de la séduction. La psychanalyse n'échappe pas à la règle : en tant que mouvement animé par des hommes et des femmes passionnés dès l'origine par la découverte de l'Inconscient comme d'autres l'étaient par la découverte de la ville de Troie – elle aussi enfouie –, son développement peut se lire comme une histoire de famille où s'affrontent des hommes et des femmes unis et désunis à la fois dans l'amour et la

haine du père, dans la rivalité, l'exclusion, l'idéalisation, la fidélité, la trahison. Tout y est pour faire de cette histoire humaine une véritable saga, qui ne serait qu'une histoire familiale et institutionnelle comme les autres s'il ne s'agissait d'un groupe dont la tâche est précisément de penser les relations conscientes et surtout inconscientes qui président à la naissance de la vie psychique de chacun en lien avec les objets parentaux. Ce ne serait que banalité si l'objet même de la psychanalyse n'était pas de mettre à jour les ressorts inconscients de l'activité humaine et d'analyser ce qui dans le transfert s'actualise de cette histoire et se répète dans la cure. La passion, absolument déraisonnable, qui a animé ces chercheurs de l'Inconscient a même conduit Freud à qualifier ses propres disciples de horde, à l'image de celle, primitive, évoquée dans *Totem et Tabou*. Chacun défend l'héritage du père, les fils se disputent et revendiquent l'exclusivité de la légitimité. Tous nourrissent un puissant transfert sur la personne du père de la psychanalyse, tous ont la passion de cette transmission à laquelle ils consacrent souvent leur vie entière. Tous ne sont pas intégristes, mais tous sont confrontés à l'impérieuse nécessité d'analyser ce transfert pour ne pas répéter le meurtre du père accompli par les fils, pour ne pas reproduire aussi le geste de Caïn sur son frère, pour ne pas devenir criminel ou fou. Tous n'y parviennent pas. La bataille pour la reconnaissance de sa légitimité fait rage, chacun se bat pour être reconnu et aimé par le père. Mais chacun aussi nourrit des fantasmes de haine et d'envie vis-à-vis d'un père jugé trop puissant, chacun veut prendre sa place, échapper à l'angoisse de castration en devenant soi-même celui qui tue (symboliquement) le père ; mais chacun rencontre le même fantasme chez l'autre, le semblable, le frère.

La culture exige de l'homme beaucoup de renoncements, elle peut paraître coûteuse et demander beaucoup d'offrandes, comme on le ferait auprès d'une divinité païenne, car c'est à elle que l'humain sacrifie une part significative de sa vie pulsionnelle. Pourtant, c'est à elle que l'homme doit de ne pas succomber aux pulsions les plus antisociales qui l'animent, celles qui le poussent à vouloir éliminer le rival pour prendre sa place. La culture, au contraire, est œuvre collective ; elle soude les humains entre eux et leur propose de rivaliser pour elle. Déplacer ses investissements libidinaux de la rivalité sexuelle à la compétition pour la connaissance, la créativité, la beauté. Le criminel ne parvient pas à sublimer cette part pulsionnelle qu'il devrait offrir à la culture. Il est trop attaché à jouir ; disons plutôt qu'il est trop contraint par les exigences de sa vie libidinale à trouver au plus court la satisfaction que sa vie pulsionnelle exige pour pouvoir déplacer la moindre quantité d'énergie afin de l'investir dans la culture. Son crime montre sa dépendance à

la vie instinctuelle, sa difficulté à s'en détacher pour jouer sur d'autres registres. La haine de soi est trop forte, celle pour l'objet qui en découle aussi, pour que le moindre plaisir puisse être éprouvé dans la relation à l'autre tant que l'élimination du rival, de celui qui gêne l'accès à la jouissance dans la toute puissance, ne soit accomplie. Le soulagement qui suit beaucoup des crimes commis, la dépression qui peut accompagner ce temps résolutif signe une certaine forme d'apaisement d'une tension qui ne trouve d'autre issue que le passage par l'acte meurtrier. S'il met en avant le négatif, la destructivité, l'influence considérable que représente la pulsion de mort dans la vie psychique, le livre *Meurtres dans la famille* est d'abord un hymne à la culture, à ce travail incessant que cherche à accomplir l'homme pour tenter de dompter ses pulsions. Grâce à une analyse très fine des mouvements du transfert dans la cure, Florian Houssier nous montre dans chacune de ces histoires de cas qu'il nous raconte (infanticide, parricide, filicide, fœticides, etc.) combien l'emprise de la pulsion meurtrière peut être agissante, combien la folie meurtrière parentale peut rejaillir sur la vie psychique des enfants. L'auteur nous montre avec précision le travail psychique qui s'effectue dans la cure psychanalytique pour venir à bout de ces démons qui nous hantent.

Le crime est-il d'abord psychique avant d'être corporel, est-il d'abord fantasme de meurtre avant d'être acte commis dans la réalité ? Ou bien au contraire, ne peut-on pas penser qu'il y aurait meurtre par absence de fantasme, par impossibilité à représenter la haine pour l'objet ? Vraisemblablement les deux : parfois c'est l'excès de fantasme qui finit par emporter le criminel sur la voie de sa réalisation, comme modalité de soulagement : nous serions là dans le cas de figure de ce que Freud a évoqué avec le criminel par sentiment de culpabilité. Parfois, au contraire, c'est l'absence d'une activité psychique de représentation, cette difficulté à entrer en contact avec sa vie psychique qui pousse à certaines formes d'agir, dont le meurtre serait le paradigme absolu. L'acte préfigure la possibilité de se représenter, il en est même une des modalités.

L'originalité de *Meurtres dans la famille* est de montrer que le meurtre n'est pas seulement l'affaire des criminels, mais qu'il infiltre profondément l'activité fantasmatique de tout un chacun. Mais contrairement au meurtre commis dans la réalité qui – lui – est absolument manifeste, celui commis en pensée reste latent, pour ne pas dire inconscient, même s'il est très agissant au plan psychique. L'audace de Florian Houssier tient, grâce à ses talents de clinicien et de psychanalyste, grâce aussi à sa très bonne connaissance de l'histoire de la psychanalyse, à sa façon de ne pas s'en tenir aux versions officielles de cette histoire de famille particulière, à montrer comment le meurtre psychique a pu émailler cette histoire

qui se poursuit aujourd'hui. En pensant l'histoire à la lumière de la psychanalyse, l'auteur nous invite à penser la psychanalyse à la lumière de l'histoire. Il nous montre combien la psychanalyse est une pensée en mouvement, faite des passions humaines où se côtoient le pire et le meilleur, où s'entremêlent l'amour et la haine, le meurtre symbolique de l'autre et la passion de la vérité. En cherchant à mettre à jour cette face cachée de l'humain, la psychanalyse nous permet aussi d'élargir notre champ de conscience et de mettre au service de la créativité cette énergie psychique faite de conflits.

Le meurtre fait partie de notre vie psychique, il traduit notre lutte pour la survie, il reproduit vraisemblablement ce que l'homme de l'origine a dû accomplir pour rester vivant dans un affrontement à l'autre qui menaçait sa propre vie. Il a fallu du temps à l'homme pour reconnaître à l'autre cette qualité d'autre sujet, du temps pour passer d'un affrontement du type « c'est lui ou moi », à la relation à cet autre dans le conflit où le meurtre peut se symboliser dans la rivalité, dans l'intersubjectivité ; il en fallu du temps pour passer de l'élimination du rival à l'introjection des qualités de cet objet haï. Éclairer la violence de cet affrontement et montrer en même temps les voies de dégagement possibles dans la création culturelle du lien à l'autre, dans l'altérité, voilà en somme tout l'esprit de ce livre de Florian Houssier. Un livre qui montre que la culture est fragile, que la fraternité n'est pas donnée : elle est le fruit d'une conquête sur soi-même.